



**HAL**  
open science

## Les déplacements du souverain dans les empires néo-assyrien et néo-babylonien

Francis Joannès

► **To cite this version:**

Francis Joannès. Les déplacements du souverain dans les empires néo-assyrien et néo-babylonien. Sylvain Destephen, Josiane Barbier, François Chausson. Le gouvernement en déplacement. Pouvoir et mobilité de l'Antiquité à nos jours., Presses Universitaires de Rennes, pp.37-47, 2019, 978-2-7535-7680-3. halshs-03950416

**HAL Id: halshs-03950416**

**<https://shs.hal.science/halshs-03950416v1>**

Submitted on 21 Jan 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

## Les déplacements du souverain dans les empires néo-assyrien et néo-babylonien

### par Francis JOANNES

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

#### Résumé

Contrairement à l'image traditionnelle du despote oriental reclus dans son palais, les rois néo-assyriens (900-610) et néo-babyloniens (626-539) ont activement parcouru leur empire, dans le cadre de campagnes militaires annuelles et de la perception du tribut. Les rois d'Assyrie n'ont, d'autre part, pas hésité à changer régulièrement de palais, voire de capitale, tandis que les rois de Babylone restaient, pour des raisons religieuses, astreints à une résidence unique. Si cette itinérance a un but, elle a aussi un terme et le roi regagne régulièrement sa capitale, à l'exception du roi de Babylone Nabonide qui resta huit années dans la péninsule Arabique. Au cours de leurs déplacements, les rois explorent leur domaine et triomphent des obstacles naturels ; ils reproduisent ensuite dans les parcs de leurs palais la diversité des paysages de l'empire. Les ressources naturelles rares (cèdre) sont l'objet d'expéditions spécifiques, dont on laisse une trace écrite sous forme d'inscriptions rupestres. C'est clairement dans ces allées-et-venues que se forge l'unité impériale, autour d'un souverain qui se montre régulièrement à l'extérieur.

#### Abstract

*Contrary to the traditional view of oriental despots living in seclusion in their palaces, the Neo-Assyrian (900-610) and Neo-Babylonian (626-539) kings have actively visited their empire, as part of annual military actions and perception of the tribute. In addition, the Assyrian kings do not hesitate to regularly change their palatial residence while the kings of Babylon, were for religious reasons, assigned to a single place of dwelling. If these travels had a purpose, they also had an end and the king regularly returns to his capital, except the king of Babylon Nabonidus who remained for eight years in the Arabian Peninsula. During their journeys, the kings explore their territory and cross victoriously natural barriers; they then reproduce in the parks of their palaces the landscape diversity of their empire. Some scarce resources like cedars are subject to specific expeditions and the king leaves a written trace of his visit in the form of a rock inscription. Imperial unity was forged in such back and forth, around a ruler who regularly shows himself outside.*

#### Introduction

Les modalités de ce que l'on peut appeler l'itinérance royale dans le Proche-Orient antique, qui caractérisent un gouvernement en déplacement régulier sinon même perpétuel, ont été exposées dès le IV<sup>e</sup> siècle par Xénophon, à propos de Cyrus, fondateur de l'empire perse<sup>1</sup>. Cette itinérance s'oppose, dans le même temps, à la quasi réclusion du roi des Mèdes, enfermé derrière les sept enceintes de sa capitale d'Écbatane que décrit Hérodote<sup>2</sup>.

Le monde classique a, de ce fait, une vision contrastée, voire antinomique, du rapport que le pouvoir oriental entretenait avec le mouvement : un certain nombre d'épisodes célèbres montrent le monarque reclus et presque immobilisé dans le fond de son palais, non visible à son peuple, et d'autant plus inquiétant. Développée dans l'histoire de la fondation de la royauté mède, cette vision des choses est rappelée à propos de la conjuration qui met fin au règne du pseudo-Smerdis et porte Darius I<sup>er</sup> au pouvoir<sup>3</sup>, ainsi que, pour les périodes antérieures, à propos de Sardanapale<sup>4</sup>. L'idée développée est qu'à

<sup>1</sup> Xénophon, *Cyropédie*, VIII, 6, 22. BRIANT Pierre, *Histoire de l'Empire perse. De Cyrus à Alexandre*, Paris, Fayard, 1996, p. 262-263.

<sup>2</sup> Hérodote, *Enquête*, I, 98-99.

<sup>3</sup> *Ibid.*, III, 68-79, en particulier § 68 : « (Otanès) avait été surpris de voir que le roi ne quittait jamais la citadelle et n'appela jamais en sa présence aucun des Perses de haut rang. » Trad. Andrée Barguet.

<sup>4</sup> Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, II, 23-28. Sardanapale correspond au personnage historique de Šamaš-šum-ukin roi de Babylone mais son nom a été forgé sur celui de son frère, qui fut son adversaire et triomphateur, Aššurbanipal roi d'Assyrie. Le thème est déjà développé à propos de Ninyas, fils de Sémiramis

chaque fois le souverain centre de l'épisode est dans une position anti-« naturelle » : un homme reclus se conduit comme une femme (Sardanapale, Ninyas) tandis qu'une femme fait les conquêtes et les travaux d'un homme (Nitocris, Sémiramis).

Mais à l'opposé, plusieurs exemples sont également offerts de souverains proche-orientaux partant à la conquête du monde et menaçant tous les peuples par leur tendance permanente à l'expansion : c'est le fond même de l'action des souverains perses achéménides que décrit Hérodote, et, par un développement rétroactif, chez les historiens classiques en général, malgré le peu qu'ils en percevaient encore, lorsqu'ils parlent des souverains de l'empire néo-assyrien (934-610) et de ceux de l'empire néo-babylonien (626-539).

En fait, les deux visions sont exactes, si l'on s'appuie sur les sources mésopotamiennes du 1<sup>er</sup> millénaire. On y trouve en effet la présentation du souverain comme un individu éminent qu'il faut tenir le plus possible à l'écart des risques de son environnement. On y insiste d'autre part sur la distance physique qu'il faut établir entre le souverain et ses sujets : que ce soit dans la mise en place du rituel de l'audience royale en Assyrie, ou de la participation du souverain à des rituels qui lui assurent une pureté identique à celle qui entoure, dans les temples, les représentations dans lesquelles s'incarnent les dieux, ou bien de sa vie dans un palais difficile d'accès, comme le montrent les plans des capitales assyriennes (Kalhu, Ninive, Dur-Šarrukin) ou du grand complexe du palais royal de Babylone. Tout cela montre que la sacralisation de la personne royale en Assyrie et en Babylonie, manifeste dans toute la première moitié du 1<sup>er</sup> millénaire, induit un comportement statique du roi, qui est souvent celui que l'historiographie moderne a retenu : au roi assyrien qui concentre dans son palais toutes les richesses et les variétés animales et végétales de l'univers connu, correspond le mythe des jardins suspendus, qui permet au roi de Babylone d'avoir le monde à sa porte sans se déplacer.

Il suffit pourtant de se reporter aux *Annales* laissées par les rois d'Assyrie qui rapportent leurs campagnes militaires régulières entre le IX<sup>e</sup> et le VII<sup>e</sup> siècle, ainsi qu'aux chroniques qui documentent les règnes de la dynastie néo-babylonienne au VII<sup>e</sup> siècle pour trouver des récits circonstanciés des déplacements des souverains.

### I. Le cas assyrien

Le roi d'Assyrie est aussi un individu qui se déplace, en théorie chaque année pour les campagnes militaires qu'il est censé mener en personne, et qui pratique donc une forme d'itinérance d'État. Au cours de ses expéditions militaires, il découvre et occupe son domaine royal : il y affronte les obstacles naturels et passe régulièrement dans les territoires de la partie occidentale de l'empire, que les Assyriens appellent encore le « pays de Hatti », pour en faire la conquête, puis recueillir leur tribut ou leur rappeler leurs obligations, comme l'illustre un extrait de ses *Annales*.

Une campagne d'Aššurnāširpal II sur le haut Tigre<sup>5</sup> :

« Comme je m'étais mis en route depuis le pays de Nirbu et que je m'approchais de la ville de Tušhan, je repris en main la ville de Tušhan : j'ai démoli son ancien rempart, déblayé son emplacement et atteint ses fondations. J'ai construit un nouveau rempart, des fondations jusqu'au parapet, je l'ai rendu parfait et magnifique. J'ai fondé là un palais pour mon séjour

---

et de Ninus (Diodore de Sicile, *op. cit.*, II, 21 : « En premier lieu, il passait tout son temps au palais royal sans être vu de personne sinon de ses concubines et de son entourage d'eunuques (...). En étant à l'abri du moindre regard extérieur, Ninyas tenait tout le monde dans l'ignorance de sa vie de plaisirs (...) il resta sa vie durant dans la cité de Ninus »). Trad. Bernard Eck.

<sup>5</sup> D'après GRAYSON Kirk, *Assyrian Rulers of the Early First Millennium BC, 1. 1114-859 BC*, Toronto, University of Toronto Press, coll. « Royal inscriptions of Mesopotamia. Assyrian period », n° 2, 1991, p. 202-203.

royal, j'ai fabriqué des vantaux et les ai fixés dans ses portes. J'ai construit ce palais depuis les fondations jusqu'au sommet et l'ai rendu parfait. J'ai construit une statue à mon image en calcaire blanc et j'y ai inscrit la gloire de mon pouvoir suprême et les activités guerrières que j'ai menées partout dans les pays de Naïri. Je l'ai fait ériger dans la ville de Tušḫa. J'ai gravé une stèle et l'ai placée sur son rempart. (...) »

« Les Assyriens affaiblis qui étaient montés vers d'autres pays à cause de la faim et de la famine, vers le pays de Šubria je les ai ramenés et établis dans la ville de Tušḫa. Cette ville, je l'ai faite mienne, j'y ai entassé le grain et la paille du pays de Nirbu. Le reste du pays de Nirbu, qui avait pris la fuite devant mes armes, est redescendu et m'a baisé les pieds. Je les ai réinstallés dans leurs villes et dans leurs maisons abandonnées. Je leur ai imposé le tribut et la taxe des chevaux, des mules, des bœufs, des moutons, du vin, des chaudrons de bronze et la corvée, et je les augmentai plus qu'auparavant. Je pris leurs fils en otages. Comme je séjournai dans la ville de Tušḫa, je reçus le tribut d'Amme-ba'li du Bīt-Zamāni, de Ili-ḫīti, du pays de Šubria, de Lapṭuri, fils de Tupusi, du pays de Nirdun, ainsi que le tribut de l'intérieur du pays d'Urumu et des rois du pays de Naïri : des chars, des chevaux, des mules, de l'argent, de l'or, des chaudrons de bronze, des bœufs, des moutons et du vin. J'imposai la corvée au pays de Naïri. »

Les itinéraires que suit Aššurnaširpal II (883-859) ne sont pas improvisés, mais sont préparés avant la campagne proprement dite par des prises d'oracles et par des préparatifs logistiques soigneux. Ce mode de déplacement perdure jusqu'au règne d'Aššurbanipal (668-627) avec une extension géographique considérable, qui mène les rois d'Assyrie des marges de la Phrygie anatolienne jusqu'à la Haute-Égypte, des rivages du golfe Persique aux bords du lac d'Urmiah. Certes tous les rois n'ont pas mené personnellement les campagnes militaires et ils pouvaient, à l'occasion, se faire remplacer par le responsable des armées, le *turtanu*, même si le compte rendu qui était effectué de l'expédition était toujours fait à la première personne au nom du roi. Les bas-reliefs des palais assyriens et une grande partie des récits fournis par les *Annales* des rois d'Assyrie renvoient l'image d'un roi qui se déplace à travers les terrains les plus divers du Proche-Orient. Certains comptes rendus sont de véritables itinéraires, décrivant au jour près le chemin parcouru et les villes traversées, telle la portion des *Annales* (**fig. 1**) de Tukulti-Ninurta II (890-884) consacrée à une campagne le long du Wadi Tharthar, du moyen Euphrate et du Habur en 885<sup>6</sup>. Mais plus l'empire s'étend, plus la durée des déplacements royaux s'accroît, bien au-delà des trois mois d'été qui correspondent à la pause des travaux agricoles en Assyrie, entre moisson des céréales et premiers labours. Plutôt que d'abandonner totalement la conduite des opérations aux seuls spécialistes militaires, certains rois se créèrent alors des « palais-relais », proches des théâtres d'opération, le plus souvent dans l'ouest de l'Assyrie. Ces palais, dont les gouverneurs de province étaient les premiers utilisateurs, servaient de lieu d'étape et de séjour au souverain comme Hadattu (nom actuel : Arslan Tash, entre le Balih et l'Euphrate), ou Harran, la Carrhae romaine, qui semble être devenue une véritable capitale occidentale de l'empire, au VII<sup>e</sup> siècle. Déjà, au XI<sup>e</sup> siècle, le roi d'Assyrie Tiglath-Phalazar I<sup>er</sup> (1116-1077) avait indiqué dans ses *Annales*, qu'il avait dû traverser vingt-huit fois l'Euphrate à la poursuite des tribus nomades araméennes, indice d'un besoin pressant d'une présence assyrienne permanente à la frontière occidentale du royaume.

En fait, à partir du milieu du VIII<sup>e</sup> siècle, le roi d'Assyrie passe une grande partie de l'année en déplacement : la plupart du temps pour des entreprises militaires. Il prend part personnellement à ces campagnes, comme Sargon II en Anatolie, comme Sennachérib en Palestine, comme Assarhaddon en Égypte, et cela peut lui coûter la vie : Sargon II meurt ainsi en 705 à la frontière sud de la Phrygie, au cours d'un affrontement où les Assyriens

<sup>6</sup> GRAYSON Kirk, *op. cit.*, p. 169-179.

sont mis en déroute, et son corps n'est pas retrouvé. Les campagnes militaires et les sièges de villes s'accompagnent de tournées diplomatiques, voire religieuses, comme en Babylonie où le roi d'Assyrie, à partir de Tiglath-Phalazar III, vient visiter les grands sanctuaires des villes saintes, les *mahaṣu*.

La question se pose évidemment de savoir comment se maintient l'unicité du gouvernement de l'empire, à partir du moment où le roi est absent de son palais traditionnel, celui de Kalhu, de Ninive, ou de Dur-Šarrukin. C'est en partie pour cette raison que le fils royal nommé prince héritier venait s'installer dans une résidence particulière située non loin du palais royal principal, la « Maison de Succession » (*bit reduti*), où il traitait la correspondance reçue des quatre coins de l'empire, et assurait ainsi la permanence du pouvoir quand le roi n'était pas là.

D'autres types de déplacements sont plus limités dans l'espace, mais sont tout aussi importants que les expéditions guerrières, car ils traduisent une préoccupation majeure des rois d'Assyrie, qui est de marquer leur temps par leurs exploits individuels et par leurs grandes réalisations architecturales. Cette forme d'itinérance est celle qui conduit certains souverains à changer l'emplacement du centre du pouvoir en se faisant construire un palais qui leur soit propre et dans lequel ils viennent s'installer de manière solennelle et prestigieuse : on pense évidemment à Louis XIV et Versailles, qui achève et couronne l'itinérance royale de l'époque moderne. En Assyrie, Aššurnasirpal II (883-859) ouvre le processus dans la ville de Kalhu, mais c'est la dynastie dite « sargonide » (721-610) qui le portera son apogée, le cas le plus spectaculaire étant celui de Sargon II (721-705) et de la ville totalement neuve de Dur-Šarrukin (Khorsabad) qu'il fit bâtir au nord de Ninive entre 717 et 707 (**fig. 2**)

Un roi d'Assyrie qui se respecte doit donc, au VIII<sup>e</sup> siècle et au VII<sup>e</sup> siècle, procéder au moins une fois dans son règne, à un changement majeur de résidence. Il confère ainsi à un lieu la légitimité royale parce qu'il vient l'habiter, et non l'inverse. Cette itinérance palatine est connue pour plusieurs grands souverains majeurs de l'empire assyrien. Certains, comme Sargon II ou Sennachérib semble-t-il, ont réalisé ce transfert de manière globale et définitive. D'autres ont partagé leur temps entre plusieurs résidences, de manière plus ou moins régulière. On trouve ainsi, pour certains rois d'Assyrie à partir du milieu du VIII<sup>e</sup> siècle les palais suivants<sup>7</sup> :

<i>roi</i>	<i>ville palatiale</i>	<i>mode d'occupation</i>
Tiglath-phalazar III (745-727)	Kalhu, Huširina	simultané
Salmanazar V (726-722)	Kalhu	unique
Sargon II (721-705)	Kalhu puis Dur-Šarrukin	successif
Sennachérib (704-681)	Ninive	unique
Assarhaddon (680-669)	Harran, Ninive, Kalhu	simultané
Assurbanipal (668-627)	Ninive, Harran	successif
Sin-šar-iškun (625-612)	Kalhu, Ninive	simultané
Aššur-uballiṣ II (611-609)	Harran	unique

De manière générale, la vision traditionnelle d'une royauté proche-orientale statique, voire recluse, doit être relativisée, et l'on ne comprendrait pas la manière dont se sont construits les grands empires multi-ethniques néo-assyrien, néo-babylonien et achéménide

<sup>7</sup> Ce tableau ne prend en compte que les séjours de longue durée des rois d'Assyrie dans les divers palais. Des passages ponctuels, qui pouvaient être liés à des obligations religieuses, sont également attestés dans le vieux palais et d'autres résidences officielles de la capitale religieuse traditionnelle, la ville d'Aššur.

du 1<sup>er</sup> millénaire avant J.-C. si l'on ne prend pas en compte le fait que le pouvoir est beaucoup plus mobile qu'on ne le pense a priori, et que le roi, par nécessité politique ou bien militaire, sait se déplacer et se montrer dans un certain nombre d'occasions, qui lui permettent de jouer un rôle souvent traditionnel, mais toujours valorisant. Cette tradition est reprise et amplifiée au IV<sup>e</sup> siècle par Alexandre le Grand, qui conjugue conquête et itinérance, en explorant tous les contours de l'empire perse.

Dans les textes et l'iconographie, on trouve une série de références complémentaires qui illustrent les divers aspects que prend la figure royale dans la cadre de cette itinérance royale. On trouve ainsi le roi explorateur, qui élargit les limites du monde connu. M. Liverani a montré<sup>8</sup> comment, dès le IX<sup>e</sup> siècle, Aššurnaširpal II a exploré les zones montagneuses du haut Tigre et du haut Euphrate en Anatolie orientale. Cela lui permit de montrer que les formidables obstacles que pouvaient dresser la nature (hautes montagnes, fleuves infranchissables, déserts) ne lui résistaient pas ; il découvrait aussi l'intérêt que pouvaient, ou non, présenter ces territoires pour un rattachement et une mise sous tutelle par l'empire d'Aššur. Aššurnaširpal II n'hésitait d'ailleurs pas, si le bénéfice attendu de la conquête se révélait trop mince, à détruire purement et simplement le territoire en question, afin d'assurer ses arrières. Mais il préférait, naturellement, percevoir un tribut rémunérateur. Arrivé aux sources des fleuves ou à un point significatif de l'environnement montagneux, il faisait dresser une stèle rappelant son passage. C'est le programme que suit Aššurnaširpal II lorsqu'il fait campagne jusqu'à la côte méditerranéenne.

Une campagne d'Aššurnaširpal II vers la Méditerranée<sup>9</sup> :

« Au même moment, je fis route vers les flancs du mont Liban et je montai vers la Grande Mer du pays d'Amurru (la Méditerranée). Je purifiai mes armes dans la Grande Mer et j'offris des sacrifices aux dieux. Je reçus le tribut des rois du bord de la mer, des gens des villes de Tyr, Sidon, Byblos, Maḥallatu, Ma'izu, Ka'izu, du pays d'Amurru et de la ville d'Arwad qui est au milieu de la mer : de l'argent, de l'or, de l'étain, du bronze, des chaudrons de bronze, des tissus multicolores, du lin, une grande guenon, une petite guenon, de l'ébène, du buis, de l'ivoire de naḥiru, une créature marine. Ils se soumirent à moi. Je montai vers le mont Amanus et je coupai des troncs de cèdre, de cyprès, de genévrier de Syrie, et de genévrier. Je fis un sacrifice à mes dieux. Je fis un monument à ma gloire guerrière et je l'y érigai. J'emportai des poutres de cèdre du mont Amanus, je les emmenai au temple Ešarra, je les rendis dignes (?) de mon temple, la maison de joie, le temple de Šin et de Šamaš, les dieux augustes. »

La même conduite fut tenue par ses successeurs assyriens puis par les rois babyloniens. L'un des meilleurs exemples de ces monuments commémoratifs est la vallée encaissée du Nahr el-Kelb au nord de Beyrouth, qui marque la frontière entre zones sud et nord du Levant riverain de la Méditerranée : le long de ses parois, plusieurs conquérants royaux ont fait graver des stèles à leur nom.

La tradition est ancienne, remontant au Nouvel Empire égyptien, mais elle est bien illustrée à l'époque qui nous intéresse par des rois comme l'Assyrien Assarhaddon ou le Babylonien Nabuchodonosor II. On doit souligner, d'ailleurs, l'aspect quasi rituel du voyage depuis la Mésopotamie vers la mer Méditerranée, depuis le XXV<sup>e</sup> siècle avant J.-C., l'époque du roi Sargon d'Akkad, le conquérant impérialiste modèle de tous les souverains mésopotamiens qui suivirent : ce voyage implique, de « laver ses armes dans la mer », en

<sup>8</sup> LIVERANI Mario, *Studies on the Annals of Ashurnasirpal II*, 2. *Topographical Analysis*, Rome, Università di Roma « La Sapienza », coll. « Quaderni di geografia storica », n° 4, 1992.

<sup>9</sup> GRAYSON Kirk, *op. cit.*, p. 218-219.

reprenant le mythologème du combat du dieu de l'Orage contre la Mer, puis de couper des cèdres sur les pentes du Liban, en écho lointain de l'exploit accompli par le héros mythique Gilgamesh dans la partie initiale de son *Épopée*.

Lorsque le roi assyrien paraît, en dehors du Palais, il se doit d'être en position de majesté. On a observé depuis longtemps que l'évolution du char assyrien qui de bige devient quadrigé, avec des roues de plus en plus imposantes et une caisse de plus en plus ample, faisait évoluer ce véhicule du rôle de char de guerre à celui de char de parade ou de plate-forme de chasse. Le roi y est en majesté, visible par tous, mais peu accessible. Le modèle implicite est celui de la statue divine que l'on fait passer en procession lors de certaines grandes cérémonies religieuses : ne dit-on pas, d'ailleurs, pour qualifier les grandes rues (*suqu rapšû*) des villes babyloniennes, qu'elles sont d'une largeur suffisante pour servir de « passage au roi et aux dieux » (*mutaq sharri u ilâni*) ? C'est ainsi, sur leur char, que se déplacent le roi Sennachérib, puis un demi-siècle plus tard son petit-fils Assurbanipal, lorsqu'il se fait apporter les armes et les insignes royaux de son frère vaincu, Šamaš-šum-ukin, vice-roi rebelle de Babylone. Il n'est pas question qu'il soit au même niveau que ses propres serviteurs, ni a fortiori des vaincus. C'est également en surélévation majestueuse que Sennachérib se fait représenter sur son trône, installé en pleine montagne lors du siège de Lakish (701 avant J.-C.) : il fait défiler devant lui ses responsables militaires mais aussi les prisonniers vaincus, qui doivent se prosterner devant lui (**fig. 3**). On pense évidemment à Xerxès sur son trône suivant les péripéties de la bataille de Salamine depuis le promontoire voisin.

## II. L'expérience babylonienne

À la différence du roi d'Assyrie, le roi de Babylone est a priori beaucoup moins mobile au 1<sup>er</sup> millénaire. Une fois l'empire néo-babylonien bien établi (**fig. 4**), sur les décombres de l'empire assyrien à la fin du VII<sup>e</sup> siècle avant J.-C., il a fortifié sa capitale pour la rendre inexpugnable et développé son palais pour y habiter de manière continue, sous la protection bien visible de la ziggurat de la divinité poliade, le dieu Bêl-Marduk, devenue ensuite le modèle de la *Tour de Babel* biblique. On ne trouve pas, chez les rois babyloniens, de changement de palais ni de capitale tout au long de l'histoire de la dynastie, de 626 à 539, bien que la branche fondatrice n'ait pas été originaire de la ville de Babylone, mais du sud du pays<sup>10</sup>. Cette unicité de la capitale est même un article de foi et les rois de Babylone sont fortement incités par le clergé babylonien et les lettrés attachés au temple de Marduk à ne pas se lancer dans des entreprises de construction urbaine rivale de Babylone et à ne pas demeurer trop longtemps dans l'année hors de la ville. Pourtant Nabuchodonosor II (604-562) passa de longs mois dans la région du Levant, en y menant des campagnes militaires destinées à affermir l'empire; et lors des campagnes contre le royaume de Juda : il avait installé son quartier militaire dans la ville de Riblah, à l'endroit où le fleuve Oronte quitte la zone des montagnes du Liban pour traverser la Syrie du nord. Riblah devient pour plusieurs mois une sorte de capitale. C'est ainsi l'endroit où furent concentrés les produits des coupes de cèdres réalisées sur l'Anti-Liban et le Liban, sur les pentes desquelles Nabuchodonosor II a laissé les marques monumentales de son passage, dont les célèbres inscriptions du Wadi Brissa<sup>11</sup>.

<sup>10</sup> JURSA Michael, « Die Söhne Kudurrus und die Herkunft der neubabylonischen Dynastie », *Revue d'Assyriologie*, n° 101, 2007, p. 125-136.

<sup>11</sup> DA RIVA Rocio, *The Twin Inscriptions of Nebuchadnezzar at Brisa (Wadi Esh-Sharbin, Lebanon). A Historical and Philological Study*, Vienne, Institut für Orientalistik der Universität Wien, coll. « Archiv für Orientforschung. Beiheft », n° 32, 2012.

Le cas le plus remarquable de roi babylonien itinérant est cependant celui de Nabonide (556-539), qui passa pas moins de huit ans, de 550 à 543, hors de sa capitale<sup>12</sup> : il s'était transporté au cœur de la péninsule Arabique, dans l'oasis de Tayma, où il se fit construire un palais que cherche à identifier actuellement une mission archéologique allemande. Le cas de Nabonide, tel qu'il est rapporté par les sources historiques cunéiformes de Babylonie, illustre alors surtout les aspects négatifs de l'itinérance du pouvoir : à cause de l'absence prolongée du roi hors de la capitale, le rituel de l'*Akitu* qui se déroule lors des cérémonies religieuses du Nouvel An, ne peut pas se tenir ; dès lors, les pérégrinations royales entre plusieurs sanctuaires proche-orientaux de Šin, le dieu de la Lune (Ur dans le sud de la Babylonie, mais aussi Harran en haute Mésopotamie, où Nabonide fait restaurer le temple de Šin, et Tayma en Arabie), conduisent les lettrés babyloniens à suspecter le roi de quasi-hérésie. Ils lui reprochent en particulier de vouloir déplacer et dupliquer Babylone. Il y a donc un courant de pensée en Babylonie qui conteste manifestement le bien-fondé de la mobilité du pouvoir.

On constate d'ailleurs que c'est dès sa première année de règne que Nabonide se comporta en roi itinérant, se déplaçant dans toute la Babylonie pour venir régler les affaires des grands temples. Il semble ainsi avoir effectué une véritable tournée dans le sud du pays, entre les villes d'Ur, de Larsa et d'Uruk, destinée à assurer son pouvoir car il venait de monter sur le trône par un coup de force et d'éliminer une dynastie dont les origines se situaient précisément dans le sud, dans la ville d'Uruk. Il intervient ainsi dans les affaires du temple d'Ištar, l'Eanna, où il fait restaurer l'attelage des lions du char de la déesse Ištar, mais aussi réorganiser le culte, et, surtout, transmettre la gestion d'une bonne partie du domaine agricole à un entrepreneur d'origine babylonienne, qui devient fermier général du temple. Chacun des contrats qui découlent de ces interventions comporte de grands dignitaires de la cour comme témoins. La « visite royale » entraîne donc un déplacement de tout l'appareil d'État.

Là ne s'arrête pas le principe de la pérégrination royale chez Nabonide. Comme ses devanciers, le roi fait aussi des campagnes militaires qui lui servent à régler certaines affaires courantes : entre Babylone et la Cilicie, qui fut le théâtre de sa première campagne militaire (vers 554), il est certainement passé par Harran, patrie de sa mère Adad-guppi, et a envisagé la reconstruction du temple du dieu Šin, qui ne sera effective d'ailleurs qu'à la fin de son règne, vers 542-540. Mais c'est surtout son séjour de longue durée en Arabie, qui retient l'attention. C'est à la suite d'une campagne dans le pays d'Edom, en Transjordanie, où il laisse d'ailleurs une trace officielle de son passage avec la mise en œuvre d'une grande inscription rupestre à Sela', découverte et identifiée dans les années 1980<sup>13</sup>, que Nabonide s'enfonce dans de la péninsule Arabique, dans la région du Hedjaz, qu'il parcourt de long en large, passant par Dadanu (Mada'in Šālih), Padakku (al-Hayit), Hibra (Hebar), Yadihu (non identifiée) et Yatribu (Médine) jusqu'à Tayma, où il décide de s'installer à demeure en se faisant construire un palais.

Cet éloignement du roi de sa capitale officielle a été vu en Babylonie comme une atteinte à l'ordre normal de l'exercice du pouvoir, en particulier dans le milieu lettré. Il y a là une tension forte entre une conception traditionnelle qui assigne au roi une résidence permanente, qui est la ville de Babylone, dans laquelle il a un certain nombre d'obligations d'ordre religieux à accomplir en suivant le calendrier religieux annuel et une vision

<sup>12</sup> BEAULIEU Paul-Alain, *The Reign of Nabonidus, King of Babylon (556-539 B.C.)*, New Haven, Yale University Press, coll. « Yale Near Eastern Researches », n° 10, 1989 ; SCHAUDIG Hanspeter, *Die Inschriften Nabonids von Babylon und Kyros des Großen*, Münster, Ugarit Verlag, coll. « Alter Orient und Alter Testament », n° 256, 2001.

<sup>13</sup> RAZ Eli, RAZ Tamar et UCHITEL Alexey, « Sela' : The Rock of Edom », *Qatrah le-toldôt Eres Yisra'el el ne-yāššūbab*, n° 101, 2001, p. 19-38.



« séculière » de la gestion de l'empire qui implique, elle, une forme plus itinérante de l'exercice du pouvoir. On s'interroge d'ailleurs, et pratiquement depuis l'Antiquité, sur les raisons de cet éloignement voulu ou de cet exil forcé du roi de Babylone : les textes babyloniens parlent d'un séjour volontaire du roi à Tayma, tandis que la Bible parle de sept années de folie qui obligèrent le roi Nabuchodonosor, confondu ici avec Nabonide, à se cantonner dans le désert comme une bête sauvage.

### **Conclusion**

Au total, loin de l'image statique et hyper-centralisée du despote oriental reclus dans son palais des bords du Tigre ou de l'Euphrate et quasiment inaccessible, sauf à une partie soigneusement filtrée de la cour, on a affaire à un pouvoir qui sait pratiquer l'itinérance et va à la rencontre de ses vassaux comme de ses ennemis pour leur montrer sa puissance dans des cérémonials soigneusement codifiés. Le roi d'Assyrie ou de Babylonie est ainsi beaucoup plus mobile qu'on ne le pense, et passe une bonne partie de l'année, dans les conditions d'un règne normal, à se déplacer et à visiter son empire, à y maintenir l'ordre et à s'y montrer. Il complète ainsi par son expérience personnelle l'information reçue par le biais d'un système de collecte et de transmission qui fait converger vers la capitale les nouvelles et les rapports quasi quotidiens. En se montrant dans tout l'empire il en incarne, d'autre part, l'unité et l'homogénéité et renforce le lien qui l'unit à chacun de ses sujets.